

# JOURNAL DE LA SOCIÉTÉ STATISTIQUE DE PARIS

JSFS

**Bibliographie. Importance de la durée de la vie humaine dans les états modernes**

*Journal de la société statistique de Paris*, tome 50 (1909), p. 172-174

[http://www.numdam.org/item?id=JSFS\\_1909\\_\\_50\\_\\_172\\_0](http://www.numdam.org/item?id=JSFS_1909__50__172_0)

© Société de statistique de Paris, 1909, tous droits réservés.

L'accès aux archives de la revue « Journal de la société statistique de Paris » (<http://publications-sfds.math.cnrs.fr/index.php/J-SFdS>) implique l'accord avec les conditions générales d'utilisation (<http://www.numdam.org/conditions>). Toute utilisation commerciale ou impression systématique est constitutive d'une infraction pénale. Toute copie ou impression de ce fichier doit contenir la présente mention de copyright.

NUMDAM

Article numérisé dans le cadre du programme  
Numérisation de documents anciens mathématiques  
<http://www.numdam.org/>

IV  
BIBLIOGRAPHIE

---

**« *Saluti senectutis* ». Importance de la durée de la vie humaine  
dans les États modernes. Étude de statistique sociale, par Alfred VON LINDHEIM**

Cet ouvrage est le troisième d'un ensemble d'études très documentées sur la vie humaine, sa valeur et les raisons de la défendre : *Saluti juventutis*; *Saluti agrorum* <sup>(1)</sup>; *Saluti senectutis*; enfants, malades et vieillards éveillent tour à tour la sollicitude de l'auteur. « L'abondance ou la pauvreté d'un peuple, a dit Adam Smith, dépendront toujours de la proportion entre le nombre des actifs et celui des inactifs. » M. von Lindheim se préoccupe des moyens de réduire le nombre des inactifs en leur donnant la capacité de produire. A son avis, les mêmes soucis s'imposent à l'État qui a un intérêt économique certain à l'élévation de la durée de la vie.

---

(1) Par livre anglaise.

(2) Par 7 livres anglaises.

(3) Par quart

(4) Par quintal.

(5) Par 4 livres anglaises.

(6) M. Bertillon a rendu compte de ce volume dans le Journal de juillet 1905, page 242.

L'ouvrage de M. von Lindheim renferme une collection de travaux demandés à divers auteurs ; ceux du D<sup>r</sup> K. Eckstein sur la durée de la vie des plantes et des animaux, avec les indications que l'on en peut tirer pour la prolongation de la vie humaine ; du D<sup>r</sup> M. Nordaü, sur la mortalité et la durée de la vie dans le passé ; du D<sup>r</sup> M. Kemmerich sur la durée de la vie et les causes de mort dans les familles impériales et royales allemandes depuis l'époque carolingienne ; du D<sup>r</sup> Prinzeing, sur la mortalité dans les villes allemandes depuis la même époque ; du D<sup>r</sup> Biedert, sur les avantages économiques d'une vie longue et saine pour l'État et la société ; du D<sup>r</sup> Zeitlin sur les pertes qui résultent d'une excessive mortalité et sur le bénéfice de la longévité ; du D<sup>r</sup> H. Westergaard, sur la mortalité des retraités ; des D<sup>ss</sup> Raths et Spitz sur le même sujet. M. von Lindheim a fait lui-même une enquête sur 705 octogénaires des hospices et asiles de Vienne ; il a cimenté les études rassemblées dans le volume et en a dégagé des conclusions générales.

Le volume de 500 pages grand in-8, en texte serré, est une apologie de la longévité, pleine de références historiques et statistiques d'un grand intérêt ; il est fâcheux qu'il ne comporte pas d'index alphabétique.

L'étude démographique des familles impériales et royales allemandes a permis au D<sup>r</sup> Kemmerich de résumer en cinq périodes le mouvement de la mortalité, de la nuptialité et de la fécondité de ces familles. Depuis le début du Moyen Age, la durée moyenne de la vie dans les familles considérées a constamment augmenté (sauf interruption durant la guerre de Trente ans), passant de 31 ans (neuvième au douzième siècle) à 41 ans (fin du dix-huitième et dix-neuvième siècle). Le nombre des princes atteignant 60 ans s'est élevé de 11 % à 39 % ; on n'en comptait point au Moyen Age qui aient atteint 80 ans, tandis que, dans la dernière période, plus de 8 % ont dépassé 80 ans. La mortalité des enfants de moins de 10 ans, dans ces familles princières, avait augmenté jusqu'à la quatrième période ; elle s'est notablement abaissée dans la dernière. L'âge au mariage, qui était de 16 ans en moyenne vers la fin du Moyen Age, s'est élevé à 21 ans ; la stérilité des mariages a peu varié, surtout si l'on a égard à l'accroissement de la durée de la vie ; le nombre moyen d'enfants par mariage paraît avoir diminué depuis le dix-septième siècle.

D'après ces chiffres, l'accroissement de la durée moyenne de la vie dans ces familles ne tient point exclusivement à l'abaissement de la mortalité infantile. Il est évident que les risques de la profession de souverain, ou de membre d'une famille princière, sont moindres aujourd'hui qu'autrefois ; ils ont même assez diminué pour qu'actuellement la longévité soit sensiblement plus grande dans les familles de cette catégorie que dans l'ensemble de la population.

L'auteur de ce remarquable et très instructif ouvrage constate que l'abaissement de la mortalité infantile n'a point pour conséquence une aggravation de la mortalité aux âges élevés, comme certain l'ont prétendu ; au contraire, dit-il, les soins donnés à l'enfance ont une heureuse influence sur toute la vie. A son avis, les résultats de ses recherches montrent que les progrès de la civilisation n'entraînent nullement la dégénérescence de la race, ainsi qu'on l'a parfois prétendu.

Citons encore quelques conclusions de l'enquête à laquelle a procédé M. von Lindheim sur 705 octogénaires de Vienne ; pour chacun d'eux il a noté l'état civil, la religion, l'âge des parents, la profession, le nombre d'années depuis lequel la profession a été abandonnée, les infirmités, le mode d'alimentation, le caractère, le tempérament. Son enquête, complétée par des rapports de médecins, lui a permis de signaler l'heureuse influence, sur la longévité, du mariage, de la longévité des parents et grands-parents, de l'allaitement maternel, de la modération et de la régularité de la vie. Les chagrins et les maladies guéries ne paraissent point avoir un grand effet quand le tempérament permet de les accepter et de les supporter avec sérénité. Enfin il semble que le travail soit, comme le dit l'auteur, un élixir de longue vie ; il faut conserver le plus longtemps possible sa profession, ses occupations, ne prendre sa retraite que lorsqu'on ne peut faire autrement. Telle est aussi la conclusion de l'étude du D<sup>r</sup> Westergaard qui a inséré dans le volume une substantielle étude sur la mortalité des retraités et pensionnés. Nous n'insisterons pas ici sur les réserves que suggère cette comparaison entre la mortalité des retraités et celle des individus actifs de même âge. Les observations de MM. von Lindheim et Westergaard confirment l'opinion courante que la retraite conduit le plus souvent au tombeau : on peut en accepter provisoirement les conséquences, sous réserve d'examiner si, dans bien des cas, les personnes qui renoncent à l'activité n'y sont point précisément déterminées par un certain affaiblissement des facultés.

La partie de l'ouvrage consacrée à l'estimation de la valeur économique de la vie humaine contient de nombreux éléments statistiques. Le problème a occupé beaucoup d'esprits à toutes les époques ; il ne nous paraît pas qu'il ait en lui-même un grand

intérêt social. La vie humaine n'est pas matière d'échange et par conséquent elle ne possède pas une valeur économique. Quelque minime que soit l'utilité d'un individu, son existence fût-elle une charge certaine pour la société, sa vie a, en un certain sens, une valeur inestimable ; par contre, dans certaines circonstances, la vie du plus grand citoyen doit être sacrifiée. Il n'y a point de mesure possible de la valeur de la vie, même au point de vue économique, pas plus pour des collectivités que pour des individus. L'estimation des frais qu'un homme coûte en moyenne avant d'arriver à produire lui-même, celle du revenu moyen d'un habitant, et du capital auquel correspond ce revenu quand on applique un certain taux de capitalisation, donnent lieu à des calculs curieux mais sans portée théorique ni pratique.

Quoi qu'il en soit, on ne peut que reconnaître avec l'auteur de cet important ouvrage l'intérêt de l'État à réduire la mortalité, à protéger l'enfance et la maternité, à faciliter les soins aux malades et aux invalides. Mais si M. von Lindheim conclut à la nécessité d'honorer la vieillesse et de rendre heureuse l'existence des vieillards, il estime que la vieillesse doit commencer le plus tard possible ; les institutions, dit-il, doivent tendre à accroître la capacité de travail et non à restreindre l'activité, qui est la meilleure arme contre la mort.

Félicitons l'auteur de son vigoureux plaidoyer en faveur de la longévité, sans oublier toutefois que la prolongation de la vie n'est pas le but suprême et qu'il n'y faut point sacrifier « les raisons de vivre ».

---

L. M.